PRÉFACE

Qu'il est doux d'évoquer la guerre sans avoir à jamais parler de la guerre… Car il n'en est pas vraiment question dans ces pages où son spectre se faufile pourtant entre les lignes. Il s'agit plutôt d'une histoire d'amitié entre deux peuples qui se connaissent et s'observent depuis longtemps, chacun considérant que celui d'en face est le plus proche des pays lointains. Ou le plus lointain des pays proches. Mais c'est une amitié cristallisée au moment où l'un va aider l'autre à relever la tête.

Et d'abord, qui a écrit ces lignes ? On peut rêver qu'un Graham Greene, rédacteur au ministère de la Guerre, ait très bien pu y mettre sa patte. Plus prosaïquement, contentons-nous de savoir qu'un original de ce texte estampillé « Confidentiel », avait été offert en 1995 à la Bodleian, la fameuse bibliothèque de l'université d'Oxford, par les deux filles de Herbert David Ziman (1902-1983). Elles l'avaient retrouvé dans les

affaires de cet éminent journaliste, correspondant de guerre puis grand reporter avant d'être le responsable littéraire du *Daily Telegraph* qui demeurera durant toute sa carrière « son » journal. Versé dans un régiment du Middlesex en septembre 1939, il fut muté trois ans plus tard aux services de renseignements de la section française du Ministère de la Guerre. C'est lui l'auteur de ce texte qui est un modèle d'empathie pour les souffrances et les humiliations des Français sous la botte. Sa francophilie avouée, qui trahit surtout une bonne connaissance du pays comme ont pu en avoir des exilés d'Europe centrale qui firent un séjour prolongé à Paris dans les années 30, en dit autant sur la mentalité française que sur l'esprit anglais. Un comparatiste se régalerait d'un tel aller-retour. Bien sûr, c'est de la France dont il est question, mais au détour du texte on découvre qu'en Angleterre les couples font l'amour dans les jardins publics, que les blagues sur les tapettes y sont monnaie courante et que l'ivresse est assez bien admise.

Kipling adorait la France et les Français. Lui aussi aurait pu écrire ce texte dont la francophilie exclut naturellement collaborateurs, trafiquants et B.O.F. David Herbert Ziman était animé d'un réel souci de l'autre. La rhétorique de propagande n'a pas étouffé cet élan profond, dans lequel l'ironie n'exclue pas l'estime.

C'est un livre de poche de *battledress* promis à une grande diffusion. Mais on n'imagine que nul n'en réclame jamais les droits d'auteur. Ce guide de voyage a ceci de particulier qu'il n'a d'intérêt qu'à l'aller ; il ne peut servir qu'une fois.

Il se veut aussi un code de bonne conduite. *Tenez-vous bien !* L'injonction revient à plusieurs reprises. C'est l'un des rares conseils formulés sur le mode impératif. A croire que le monde entier les observe. Un passage des Mémoires de guerre du Général de Gaulle revient alors à l'esprit, lorsqu'il évoque la fermeté de la population britannique dans l'attente d'une offensive allemande : « *C'était un spectacle proprement admirable que de voir chaque Anglais se comporter comme si le salut du pays tenait à sa propre conduite. Ce sentiment universel de la responsabilité semblait d'autant plus émouvant qu'en réalité c'est de l'aviation que tout allait dépendre.* »

Etonnant leitmotiv : tenez-vous aussi bien si ce n'est mieux encore que les Allemands se sont tenus durant les quatre années échues. Car ils ont été « *corrects* », ils se sont souvent « *bien comportés* », du moins individuellement, quand ils n'ont pas fait preuve d'« *une remarquable retenue* », du moins au début. Il y a dans ces « du moins » susurrés du bout des lèvres une grande partie de l'âme anglaise dans toute sa perversité euphémistique.

Tout soldat anglais est un ambassadeur de son pays. Une Excellence sans lettres de créance.

Nul besoin d'évoquer les tortures, les privations, les horreurs. Il suffit de dire que la France est un pays où l'on risque la mort en écoutant la BBC.

C'est plus fort, et moins faux, que de dire qu'elle n'aime pas les étrangers ; le lieu commun est on ne peut plus grossier, il suffit de savoir que c'est le pays d'Europe qui a accueilli le plus d'étrangers au XX^e^ siècle. Mais c'est un pays qui aime les touristes, pas les envahisseurs. Les Allemands s'y sont mal pris.

Ce pays n'est pas une île, prévient le guide, les soldats britanniques étant censés juger le reste du monde à l'aune de leur rocher. C'est un pays que l'on comprend en s'armant de bon sens. Nationaliste au niveau régional, chauvin au niveau national, individualiste et sensible aux arts et lettres, mangeur et buveur, respectueux de ses préfets mais plutôt insensible au cricket.

Dans les semaines qui suivent le 6 juin, les soldats anglais n'ont pas vraiment le loisir ni l'occasion de vérifier le bien-fondé du manuel. Les combats sont rudes, les pertes sévères. Ils n'ont en tête que des questions techniques et tactiques, des histoires de survie et de blessures, des préoccupations immédiates et terre à terre. Après seulement ils goûteront la chaleur de l'ac-

cueil et ils sauront mettre en pratique les recommandations de ce petit guide. Car on ne fait jamais appel en vain au civisme des Anglais.

Une grande lacune saute aux yeux à la lecture ce traité de savoir-vivre en rase campagne, dissimulé sous l'apparence d'un Manuel d'instructions aux soldats en guerre, en réalité calqué sur le modèle des fameux traités hérités du Moyen-Age via la Renaissance et le XVIIIème siècle. L'air de rien, ces « Usages de la seconde guerre mondiale » empruntent aux classiques « Usages du monde ». Ce qui s'y trouve est aussi éloquent que ce qui ne s'y trouve pas. Ce qui y est : bienséance, circonstances, cérémonie, civilité, urbanité, compliment, courtoisie, discrétion, éducation, familiarité, galanterie, langage, manières, mesure, politesse, raillerie, toilette. Ce qui n'y est pas : affectation, conversation, distinction, esprit, étiquette, goût, monde, paraître, dissimulation.

Mais on ne leur dit rien de la guerre civile à laquelle ils vont assister, et qui horrifiera les soldats américains : le spectacle de l'épuration. Les règlements de compte sauvages au coin du bois, les dénonciations de dénonciateurs, les massacres de collabos ou supposés tels. Leurs chefs, à Londres, savent pourtant bien ce qui les attend : il suffit d'écouter « Les Français parlent aux Français » pour deviner qu'un certain nombre d'entre eux vont s'entretuer sans même attendre le départ de

la Wehrmacht au complet. Trop de haines recuites et trop de souffrances accumulées pour qu'il en fût autrement. Dans une telle atmosphère, au cœur d'une situation si tendue, leur savoir-vivre ne sera d'aucun secours aux soldats anglais. David Cameron, qui consacre un long article à ce petit livre dans le *Daily Telegraph* du 9 juin 1944, n'y pensait pas en le présentant comme l'objet le plus humain que tout soldat britannique ait emporté dans son paquetage.

Les temps changent. Lors de la guerre précédente, les Anglais avaient *If…* de Kipling en poche, et les Allemands *Le Chant de l'amour et de la mort du cornette Christophe Rilke* de Rainer Maria Rilke. A ces hommes à qui l'on demande de tuer d'autres hommes au nom de la liberté, George Bernard Shaw, lui, avait déjà expliqué autrefois que l'assassinat est la forme extrême de la censure.

Le professeur Richard Cobb, l'un des meilleurs historiens anglais du passé français, n'oubliera jamais son 14 juillet 1944. Il était un jeune sergent dans les troupes du Débarquement. En patrouillant dans la région de Bayeux, il eut l'impression de se retrouver au XIX^{e} siècle. C'est à peine si une automobile choquait le paysage. Il faut dire que les habitants des villages qu'il traversait avaient décidé de fêter la victoire entre hommes, consignant les épouses à la

maison. Ce dont bon nombre d'entre elles se gardèrent bien si l'on en juge par la foule envahissant la Grand'rue. Pour le reste, il ne se souvient plus très bien car à chaque étape, il du sacrifier aux mœurs locales et rendre hommage au calvados. Son récit occupe quelques pages dans *People and places* (1985). Il en sourd un amour de la France né au cours du débarquement que rien ne vint jamais démentir au cours de ses quelques décennies de commerce intime avec la France.

Pour sonder le trouffion britannique embarqué dans sa péniche, et plaçant ce petit livre sur le poche du cœur - sait-on jamais -, le touriste français en visite aujourd'hui à Londres ne doit pas se contenter de marcher dans les tunnels du QG souterrain de Churchill au *Cabinet War Room*. Il lui faut également se transporter à l'*Imperial War Museum*.

A leur manière d'y évoquer la guerre, on comprend déjà qu'ils sont Anglais : « *Ordinary people, extraordinary times* ». C'est ce qu'on y lit partout. Tout est dit en quatre mots, lesquels se visualisent en trois D : décence, dignité, discrétion.

Colonel Buckmaster ! Colonel Hutchinson ! D'autres encore car les héros ne manquent pas à l'appel des agents de l'Intelligence Service parachutés en France occupée, nouant des contacts essentiels avec la résistance intérieure, préparant le terrain pour le Débarquement, collectant des renseignements suscep-

tibles de changer le cours des choses. Pourtant, ils ne la ramènent pas.

Il faut voir les vétérans-à-béret au blazer tout emmmédaillé le dimanche dans ce musée, il faut écouter ces militants du civisme de la mémoire raconter, expliquer, démonter la guerre aux grands et aux petits, aux hommes et aux femmes. Il faut voir le respect de tous pour ces Anciens qui ne se poussent pas du col. Quelle leçon…

Avec un sens consommé de l'*understatement*, ce goût de la litote que ce peuple a su élever au rang d'un des beaux-arts, il est rappelé dans le texte qui va suivre que Français et Anglais se sont séparés en mauvais terme en 1940. En effet… Le souvenir de Mers-el-Kébir hante encore bien des consciences. Le refus français de laisser sa flotte passer sous l'autorité britannique, l'impossibilité pour Londres de la laisser tomber aux mains des Allemands, les malentendus et les ambiguïtés de la négociation et pour finir l'attaque anglaise contre les cuirassés français. Bilan : 1380 marins français tués ou disparus, 370 blessés. Tous aussitôt instrumentalisés par la propagande vichyste qui aura à peine besoin de réactiver de vieux démons anglophobes que l'on eut cru apaisés depuis Jeanne d'Arc. Le général de Gaulle déplora « *l'odieuse tragédie* », mais n'en apporta pas moins son soutien à Churchill. La guerre est l'affaire des pragmatiques. N'empêche : les morts de Mers-el-

Kébir seront bientôt rejoints par ceux de Caen, Lisieux, Vire… 14 000 en Basse-Normandie sous les bombardements de la Royal Air Force dans les jours précédant le Débarquement. En visant des nœuds de communication, ils touchaient des villes. De quoi causer « *quelque ressentiment* ». D'accord, appelons cela ainsi, à l'anglaise, et n'en parlons plus.

Le 19 juin 1944, une tempête coupa les communications entre la France et la Grande-Bretagne. Depuis, ça s'est arrangé même si, selon GK Chesterton, le Français est pour l'Anglais le plus étranger des étrangers. Consolons nous en supposant que les choses ont du évoluer depuis sa mort, en 1936.

Déjà, en son temps, ce petit livre offrait aux futurs Européens un jeu de miroirs dont Jean Monnet et Robert Schumann surent faire usage.

Bonjewer, commont-aalay-voo ? Les Français trouveront à la fin du volume une forme originale de poésie. On louera leur indulgence à la gloire de l'harmonie retrouvée dans les relations franco-britanniques. Ne jamais oublier qu'Elisabeth II, quarantième monarque depuis William Le Conquérant, parle couramment le français. *Ee-ah-teel kel-kern key parl ongly* ?

Le *Daily Express* du 9 juin 1944 qui s'en fait largement l'écho veut croire que ce petit livre aura de profonds et durables effets sur les mentalités au-delà

du seul débarquement de péniches sur les côtes de Normandie. Qui sait ? Les Anglais ont toujours eu une certaine idée de la France. Depuis la seconde moitié du XVIII[e] siècle, celle-ci est associée à la douceur de vivre. A l'époque, elle ne fascine pas seulement snobs et mondains : elle séduit personnages de marque et de culture. Aujourd'hui, tous gens de goût et de qualité. Gageons que si on le leur demandait, certains seraient prêts aujourd'hui à se battre encore pour aider la France à préserver cette douceur de vivre.

Quand vous serez en France… A l'aube du XXI[e] siècle, aux yeux des Anglais, la France est le pays de cocagne, la terre où ils veulent finir leurs jours, en paix, dans le Gers, le Perche ou en Gascogne. Peut-être s'en trouvent-ils parmi eux qui ont découvert la France à 18 ans, ce petit livre dans leur poche...

Pierre Assouline